

Rien ne séparait de la rue la maison de Mme Nessler ; deux marches de pierres effritées, qu'effleurait l'eau du ruisseau, conduisaient au seuil. Une glycine, défendue par un treillage de bois vermoulu, encadrait de ses rameaux dépouillés les trois fenêtres du premier étage et les yeux-de-bœuf des mansardes. Au rez-de-chaussée, sur le rebord des fenêtres voilées d'impénétrables rideaux blancs, des boutures de géraniums profitaient des courtes heures de soleil.

Tout de suite après le cabaret, dernière maison du bourg, la rue s'élargissait, devenait une route bordée de haies et de jardins maraîchers enclos de murs bas. Le chemin, à cet endroit, brusquement descendait. Saint-Jean-du-Pont-Routier, dont l'étymologie du nom n'a jamais pu être établie, se trouvait sur la hauteur.

Les autos qui traversaient la petite ville, grâce à cette pente assez raide y parvenaient à une allure ralentie, et donnait à Mme Nessler et à sa vieille bonne Julie le temps de s'approcher d'une fenêtre et de voir "les étrangers". Mais en hiver les excursionnistes se font rares et, par ce matin de mars où la bise soufflait si rude que Julie regrettait d'avoir sorti ses géraniums, Mme Nessler fut surprise d'entendre la corne avertisseuse et le halètement d'une automobile.

Elle entr'ouvrit sa fenêtre et vit la plus belle voiture qu'elle eût jamais vue : grande, rouge, brillante, étincelante ; une voiture pouvant se fermer à volonté, elle portait rabattue, à cet instant, la charpente de sa bâche, une voiture d'où débordaient d'opulentes fourrures.

— Quelque chose de riche ! cria Julie de la fenêtre de sa cuisine.

Arrivée au sommet de la montée, l'auto stoppa, grondant ; l'un des deux personnes qui le montaient en descendit lourdement.

C'était un homme très grand et très fort, dont un paletôt en peau d'ours augmentait encore la vaste carrure. Il décrocha ses lunettes et, entre le bord de la casquette et le col relevé du manteau, apparurent des yeux luisants, des joues rubicondes et la naissance d'une barbe brune.

Le voyageur ayant avisé Julie s'approcha, et Mme Nessler, aux aguets derrière sa fenêtre entr'ouver-

te, devint toute tremblante de saisissement en écoutant qui cet étranger demandait.

— Mme Nessler ? répondait la voix de Julie, mais c'est ici, Mme Nessler... Madame, Madame, on vous demande...

La vieille bonne arrivait dans le salon, affolée.

— Ouvrez vous-même, Madame.... vous rentrez de la messe, vous êtes bien arrangée pour recevoir et moi je ne peux pas me montrer avec mon tablier sale et mon bonnet "de faire" le ménage... Non, vrai, je n'ouvrirai pas, faites comme vous pourrez !

Et force fut à Mme Nessler d'aller elle-même au-devant de cet hôte inconnu.

"Vous êtes arrangée pour recevoir", avait dit Julie. En vérité, il était bien humble, bien pauvre, le mantelet que sa maîtresse n'avait point encore quitté, et la petite capote noire étroitement serrée sur les tempes ressemblait plus à un bonnet qu'à un chapeau. Le visiteur, d'un regard où s'allumait une malice, examinait la vieille femme.

— C'est bien madame Nessler ?..... Je vous demande pardon, madame, de tomber ainsi chez vous, mais vous m'excuserez quand vous saurez que je suis un ami de votre fils.

— Un ami de Georges !... Oh ! monsieur, entrez donc... prenez la peine d'entrer au salon... Oh ! je suis très heureuse... Comment va-t-il ?

— Très bien, parbleu !... comment n'irait-il pas bien !... comment pourrait-il ne pas aller très bien !... tout lui réussit.

— Vraiment ? Ah ! mon Dieu, quel bonheur !... Asseyez-vous, monsieur, parlez-moi de lui, dites-moi... Mais pourrai-je vous offrir quelque chose ? fit-elle brusquement relevée, quelque chose de réconfortant...

— Rien, rien, je vous assure... je sors de table. A trente kilomètres d'ici j'ai déjeuné... il y a une demi-heure, pas même ! Je n'ai qu'un moment à rester près de vous, mais je n'ai pas voulu traverser Saint-Jean-du-Pont-Routier sans prendre en passant de vos nouvelles, sachant le plaisir que je ferais à Nessler.

Comme c'est aimable à vous !

— Je vous dirai même franchement que je me suis détourné de ma route quand j'ai vu sur la carte que je me trouvais si près de vous... Je suis ve-

nu en auto—je ne voyage plus qu'ainsi—visiter une propriété qu'on m'a signalée. Chasses superbes ! habitation seigneuriale ! Ma femme veut une campagne à elle, qui soit une "vraie" campagne, où elle puisse oublier Paris, et rien de ce que nous possédons déjà ne lui semble réunir ces deux conditions de bonheur parfait... Mais permettez-moi de me nommer : M. Givreuse-Pareilles.

— Monsieur Givreuse-Pareilles, redit Mme Nessler, hésitante.

Et pour être bien polie, elle bredouilla :

— Je crois que mon fils m'a parlé de vous dans ses lettres, monsieur...

— Ah, ah ! Il vous a parlé de moi... Je vois qu'il vous a dit que j'ai été assez heureux pour lui rendre un petit service... oh ! une misère...

— Je vous suis bien reconnaissante, murmura la mère de Georges dont le cœur se serra.

Un service... De quel service parlait ce gros homme ? Est-ce que sa jovialité cacherait un piège ? Venait-il réclamer quelque chose ? Mon Dieu ! ... Est-ce que Georges auraient des dettes ?...

Mais M. Givreuse-Pareilles ne parlait plus du service rendu. Il vantait le talent de Nessler, la beauté de Marcelle, l'élégance de l'hôtel de Givre, le grand air de la comtesse et l'excellence des dîners qu'oa offrait dans cette maison.

— Un chef, ma chère madame, un chef merveilleux ! Si elle n'était pas de mes amies, je le prendrais à la comtesse, car il est bien évident qu'il gagnerait chez moi davantage. Et une bonne cuisine, c'est la base du bonheur. Vous demanderez à votre fils s'il ne daigne pas descendre de son azur pour jouir du confortable de la vie... bien qu'il ne soit pas pratique pour deux sous... oh ! pas pour deux sous !...

— Et ses livres ? parvint à demander Mme Nessler, est-ce qu'il travaille beaucoup en ce moment ?

— Heu, heu ! vous savez, il est trop heureux pour pouvoir travailler... ça reviendra. Il doit faire provision d'impressions d'analyses, d'études d'âmes. Il sort souvent, il est de toutes les fêtes mondaines avec Mme Nessler, et de toutes celles... moins mondaines sans Mme Nessler.

— Oh ! comment !... il va dans le monde sans sa femme ?